

# LE TERRITOIRE ENGLOUTI DE MOLOGA

## POPULATIONS DÉPLACÉES ET RECONSTRUCTIONS IDENTITAIRES EN RUSSIE POSTSOVIÉTIQUE

Élisabeth GESSAT-ANSTETT

**RÉSUMÉ :** La destinée de la communauté des gens de Mologa, petite ville provinciale de Russie centrale, a été marquée par un double événement majeur, son déplacement forcé et l'engloutissement de son territoire d'origine en 1941 lors de la mise en service du barrage de Rybinsk. L'ancrage territorial des habitants de Mologa, symboliquement fondateur de l'identité collective de la communauté, intègre la mobilité et compose désormais avec elle. Le déplacement forcé est ainsi incorporé à une culture de la circulation qui se fonde sur une inscription spatiale première des identités familiales et collectives, mais qui trouve sa dynamique dans un principe de retour toujours possible. Dans le cas de la communauté de Mologa, emblématique à plus d'un titre du brassage soviétique des populations, le lien entre des identités (personnelles, familiales, collectives) et un territoire nous semble ainsi construit de telle façon que le déplacement ne vient pas mettre ce lien en péril mais plutôt le fonder ou l'activer en stimulant une relation vivante à l'espace. Ce jeu dialectique entre l'éloignement et le retour contribue à nourrir de façon ultime l'identité communautaire dans la mobilité, et à assurer sa pérennité.

**MOTS-CLÉS :** Russie postsoviétique, déplacement forcé, identité, territoire, autochtone.

*ABSTRACT : The fate of the people of Mologa, a provincial village in central Russia, was forever marked by two consequences stemming directly from a single major event when the Rybinsk dam went into service in 1941. Not only did the waters of the lake it created cover their homes, but the entire population was displaced as well. From then on, the inhabitants' new-found mobility was assimilated to the attachment to their territory, which on a symbolic level constituted their collective identity. In this sense, their forced displacement was incorporated into a culture of mobility : based on the spatial overlaying of individual and collective identities, it expressed its true dynamic nature in the principle of a potential return. The case of the community of Mologa is in many ways emblematic of the Soviet redistribution of populations ; the bond between identities (personal, familial, or collective) and a territory seems to have been constructed in such a way that the displacement, rather than putting this bond into jeopardy, established or activated it. It did this by stimulating a living relationship within the spatial dimension. This dialectical movement between distance and return contributed to the formation and the preservation of a communal identity taking the form of mobility.*

**KEYWORDS :** *post-socialist Russia, forced transfer of population, identity, territory, autochtony.*

*ZUSAMMENFASSUNG : Das Schicksal der Gemeinde von Mologa, einem Dorf in Zentral-Russland, wurde von einem wichtigen Ereignis gezeichnet : dem Bau des Staudamms von Rybinsk. Die Folgen waren zunächst die Zwangsumsiedlung der Einwohner und dann, als 1941 der Staudamm in Betrieb genommen wurde, die Überflutung ihres ursprünglichen, heimatlichen Dorfes. Von da an wird diese neue Mobilität zu einem Teil der territorialen Verwurzelung der Bewohner von Mologa und zur symbolischen Grundlage der kollektiven Identität der Gemeinschaft. So entsteht aus der zwangsläufigen Umsiedlung eine Kultur der Mobilität, die sich auf die räumliche Überschneidung individueller und kollektiver Identitäten stützt. Sie entwickelt eine Eigendynamik, die auf dem Prinzip der möglichen Rückkehr beruht.*

*STICHWÖRTER : Postsowjetrußland, Strafversetzung, Identität, Gebiet, Eingeborene.*

Élisabeth GESSAT-ANSTETT, née en 1968, est docteur en ethnologie et en anthropologie sociale et chercheur hors statut, rattachée au laboratoire d'Anthropologie sociale du Collège de France et au centre d'études du Monde russe, soviétique et postsoviétique de l'École des hautes études en sciences sociales (Paris). Elle poursuit actuellement ses recherches sur la construction de la mémoire collective en Russie postsoviétique.

*Adresse :* Centre d'études du monde russe soviétique et postsoviétique, EHESP-pièce 824, 54, boulevard Raspail, F-75006 Paris.

*Courrier électronique :* elisabeth.gessat@free.fr

« L'idée selon laquelle le territoire est une réalité d'abord culturelle ne signifie pas pour autant, qu'il n'y ait pas de fonction "objective" assumée par les territoires mais qu'elle varie selon les époques et les systèmes d'organisation politiques, tout comme par ses formes géographiques. Le territoire peut être un lieu de rêve permanent autant et plus qu'un lieu de vie comme c'est le cas, par exemple, de toutes ces diasporas qui se saluent depuis des siècles en parodiant la phrase des Juifs de l'exil : "L'an prochain à Jérusalem". [...]

« Dans toutes ces cultures pré-modernes ou d'exil, le territoire est un cœur avant d'être une frontière. C'est une qualité de relation émotive qui réunit ceux qui partagent la même représentation de l'espace. Dans ce sens c'est assurément un lien culturel qui a été vécu comme tel durant des millénaires et encore plus souvent qu'on ne le croit, qui l'est toujours aujourd'hui. »

Joël BONNEMAISON et Luc CAMBREZY<sup>1</sup>

C'est à l'occasion d'une recherche doctorale menée sur la famille en Russie postsoviétique<sup>2</sup>, que nous nous sommes intéressée à une communauté dont la destinée a été marquée par un événement majeur, son déplacement forcé et l'engloutissement de son territoire d'origine – la ville de Mologa et ses environs – sous les eaux d'un lac artificiel.

L'aménagement du tracé de la Volga, décidé au milieu des années 1930 dans le cadre des politiques staliniennes de grands travaux, nécessita en effet la construction de plusieurs barrages (dont ceux de Kalâzine, Rybinsk et Iaroslavl) destinés à niveler le cours du fleuve afin de résoudre les problèmes que posaient les crues saisonnières et de réguler le trafic fluvial. L'édification du barrage de Rybinsk<sup>3</sup>, mis en eau dans la nuit du 13 au 14 avril 1941, provoqua ainsi le déplacement entre les printemps 1939 et 1941 (après expropriation et dédommagement ou expulsion) des quelques milliers d'habitants de la ville de Mologa située à une vingtaine de kilomètres en amont sur la Volga et d'une

1. BONNEMAISON et CAMBREZY, 1996, p. 14.

2. Élisabeth GESSAT-ANSTETT, *Sur les rives de Matuska Volga, enquête sur les usages et les représentations de la parenté dans la province de Iaroslavl (Russie)*, doctorat en ethnologie sous la dir. de Françoise Zonabend, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1997, non publié.

3. Situé au confluent du fleuve Volga et des rivières Mologa et Chehsna à 350 kilomètres au nord-est de Moscou.

centaine de milliers d'autres occupant les 800 villages éparpillés sur les 5 000 kilomètres carrés du territoire inondable. Près de 150 000 Russes se retrouvèrent alors exilés sur leur propre territoire dans une sorte d'arrachement définitif à leur terre natale.

Notre recherche menée sur la mémoire de ces familles déplacées<sup>4</sup> a permis de révéler tous les enjeux, patrimoniaux et identitaires, matériels mais aussi symboliques, dont ce territoire désormais immergé reste porteur. Les premiers résultats de notre enquête de terrain ont aussi amené à poser l'hypothèse que l'ancrage territorial, certes premier et symboliquement fondateur, intégrait et composait avec la mobilité. Le déplacement forcé est ainsi incorporé à une culture collective de la circulation qui s'articulerait autour d'un ancrage territorial des identités, mais dont la dynamique serait puisée dans un principe de retour. Dans le cas de la communauté de Mologa, emblématique à plus d'un titre de la Russie, le lien entre des identités (personnelles, familiales, collectives) et un territoire nous semble ainsi construit de telle façon que le déplacement ne vient pas mettre ce lien en péril mais plutôt le fonder ou l'activer en stimulant une relation vivante à l'espace. Ce jeu dialectique entre l'éloignement et le retour participe à nourrir de façon ultime l'identité communautaire dans la mobilité.

Il est en effet concevable que la circulation, très souvent contrainte, des personnes et des groupes ethniques ou sociaux dans l'espace soviétique se soit traduite par une perturbation du lien au territoire, et par de profonds réaménagements des identités culturelles, sociales ou nationales nées de la modification des ancrages territoriaux. Ethnologues et responsables gouvernementaux ont eu l'occasion de souligner la fragilité de ces identités, en constante mutation, qui prennent appui sur des processus de type syncrétique et manipulent des éléments identitaires extrêmement divers – soviétiques, russes, nationaux et parfois régionaux<sup>5</sup>. Pourtant, la durée et l'importance de ces mobilités contraintes appellent, à partir de ces questionnements sur la circulation, à enquêter sur la façon dont le déplacement est représenté, vécu et intégré dans un ensemble de discours et de pratiques identitaires.

Dans ce contexte, nous avons donc entamé l'étude de la construction de la mémoire et de l'identité collective de cette communauté déplacée à partir de

---

4. Un important renouveau historiographique russe et occidental donne désormais une juste mesure de l'ancienneté, de l'ampleur et de la complexité de la circulation des populations dans l'empire russe et en URSS, de même qu'il restitue les logiques de l'administration soviétique des déplacements et de ses catégories, voir MARIE, 1995, GATRELL, 1999, et POLIAN, 2001. La communauté qui fait l'objet de notre étude occupe une place particulière au sein de ses déplacements, celle des populations civiles qui sont forcées de migrer dans le cadre de projets industriels ou agricoles.

5. Comme le souligne l'ethnologue et académicien TISHKOV, 1997, qui fut aussi l'un des ministres chargé de la question des nationalités de Boris Eltsine.

la prise en compte d'une tension ou d'un jeu qui s'instaure entre un principe fondateur d'ancrage territorial des identités et le phénomène du déplacement. Comprenant que les processus identitaires focalisent des enjeux d'ordres très différents, symboliques, patrimoniaux ou encore politiques, nous nous sommes ainsi demandée : quel est le rôle assigné à la question du retour sur la terre natale au sein des processus mémoriaux à l'œuvre dans le réaménagement identitaire de cette communauté déplacée ? quels territoires les identités collectives de la Russie postsoviétique dessinent-elles ? quelle place, enfin, ces identités recomposées accordent-elles à l'expression d'une appartenance régionale, nationale, supranationale ?

#### UNE COMMUNAUTÉ DE DÉPLACÉS

Le déplacement fut vécu comme une tragédie par les anciens habitants de la ville de Mologa et leurs voisins. Une partie du drame réside dans le fait que la zone engloutie dont ils sont originaires est bien plus vaste que celle que prévoyaient à l'origine les architectes soviétiques. Les 5 000 kilomètres carrés qui sont finalement lentement et inexorablement immergés pendant les longues années que dure le remplissage du barrage représentent en effet près du double du territoire préparé à partir de 1936 pour l'inondation. Car la surface inondée est directement indexée sur le niveau d'eau nécessaire au fonctionnement de l'usine hydroélectrique logée au cœur du barrage, et la mesure initialement prévue par les ingénieurs s'avère insuffisante pour faire tourner les turbines de la centrale. En 1941, sur les derniers mois du chantier, et alors que la menace de la guerre se fait plus précise, la mesure est corrigée et la surface préparée en vue de l'inondation dramatiquement augmentée car le barrage est situé au milieu d'une plaine alluvionnaire. À huit semaines de l'entrée de l'Union soviétique dans le deuxième conflit mondial, les décisions sont prises en toute hâte et dans la désorganisation la plus totale pour mettre la centrale hydroélectrique en service : des essais de mise à l'eau des turbines sont effectués alors que des ouvriers sont toujours sur le site faisant des dizaines de morts, et aboutissant à la conclusion qu'il faut encore surélever le niveau de l'eau et donc augmenter la superficie inondable.

L'évacuation définitive de ces milliers de familles est entamée dès 1939 et massivement achevée en 1941. Elle possède une double spécificité. En tout premier lieu, c'est un déplacement qui s'organise dans la proximité. Le projet d'aménagement envisage en effet une réinstallation des familles de Mologa dans une ville nouvelle édifiée pour l'occasion à quelques kilomètres en aval sur la rive gauche de la Volga en vis-à-vis de Rybinsk : la *Socialističeskââ Mologa* (Mologa socialiste). Ce fleuron de l'utopie architecturale soviétique ne verra toutefois jamais le jour. Les autorités de tutelle dépendantes du NKVD

(Commissariat du peuple aux Affaires intérieures) cèdent, dès la fin du mois de juin 1941, la gestion du déplacement des populations civiles au Conseil de l'évacuation<sup>6</sup> et les projets de relogement sont laissés inachevés avec l'entrée de l'URSS dans le second conflit mondial le 22 juin 1944. L'État abandonne à leur sort les familles et les laisse assumer seules l'organisation de leur départ et la question de leur installation. La Mologa socialiste n'est alors qu'une zone marécageuse, non viabilisée, dans laquelle viennent s'embourber les premiers déplacés<sup>7</sup>. La majorité des familles s'établit aux alentours, le territoire d'accueil s'étalant principalement à une échelle régionale.

Rybinsk, qui compte à l'époque quelques dizaines de milliers d'habitants, sorte d'*alter ego* industriel et commerçant de la Mologa qui vient d'être engloutie, en accueille le plus grand nombre. La concentration de populations majoritairement paysannes vient opportunément répondre au besoin structurel de main-d'œuvre ouvrière que génère le développement à cet endroit d'un grand complexe militaro-industriel. Le déplacement des familles de la région de Mologa coïncide de plus avec le départ au front à partir de la fin du mois de juin 1941 des hommes valides qui ne sont pas emprisonnés. Le déplacement précède de peu l'évacuation des usines, des établissements stratégiques et de leurs employés vers Oufa à partir du mois de juillet. Les ruptures familiales, professionnelles et sociales s'ajoutent alors pour un temps à une rupture territoriale redoublée.

Ce déplacement dans la proximité est marqué par un contexte doublement déterminant, celui d'un gigantisme relevant de l'idéologie des grands travaux, d'une part, et celui qu'impose la préparation de la guerre, d'autre part. Les grands travaux de la Volga mobilisent ainsi pendant plus de sept ans des centaines de milliers d'ouvriers dont la majorité sont prisonniers de goulags, les *Volgolag*, spécifiquement destinés à fournir une main-d'œuvre servile à ces chantiers et dont Rybinsk devient dès 1936 la capitale et le centre opérationnel. Dans cette marée humaine importée par trains entiers et concentrée autour des chantiers, les populations autochtones, celles des villages et des quelques bourgs éparpillés sur le site, ne représentent que de petites communautés numériquement très minoritaires et géographiquement dispersées.

Par ailleurs, la mise en service de la centrale hydroélectrique de Rybinsk représente, dans le cadre de la préparation de la guerre par l'État soviétique, un enjeu stratégique de première importance puisqu'il s'agit d'offrir à Moscou une source d'alimentation électrique complémentaire. Dès 1940, sous la menace de la guerre, expropriations, expulsions, déplacements des isbas, destruction

---

6. Créé le 24 juin 1941 et présidé par Lazar Kaganovitch, le Conseil est formé afin d'organiser la protection du potentiel industriel et civil (la main-d'œuvre ouvrière) et mettre en place leur évacuation des zones de combat.

7. Une exposition organisée au musée d'Art et d'Histoire de Rybinsk en 1998 a retracé à partir de photographies d'archives l'épopée des familles de Mologa et leur installation dans ces marécages.

des bâtiments en pierre et des édifices susceptibles d'entraver la navigation, sciage des forêts sont accélérés dans le plus grand désordre : les dynamitages se multiplient et sont parfois inachevés, les ordres d'expulsions sont affichés dans des zones qui n'étaient pas prévues pour être évacuées semant la panique et personne ne prend soin de vérifier que les populations civiles ont effectivement toutes quitté les lieux avant d'ouvrir les vannes. L'évacuation des habitants prévue pour être réalisée par étapes se déroule brutalement avec son cortège de drames : 294 personnes refusent de quitter leur terre natale, s'enchaînent aux rondins de leur maison disloquée et périssent noyées.

C'est un étrange exil qui attend les gens de Mologa. Installés à quelques kilomètres de leur ancien territoire, dans un voisinage immédiat qu'ils connaissent mais qu'ils assimilent à un ailleurs, ils y sont perçus comme des familiers mais aussi des *pereselentsy*, des « déplacés<sup>8</sup> ». Ce déplacement intrarégional s'effectue de plus à l'intérieur d'une même aire culturelle et ne participe pas d'une stigmatisation ethnique ou religieuse de la communauté. Nulle étrangeté, nul exotisme dans ce voyage forcé qui s'accompagne même d'une intégration économique rapide des populations nouvellement arrivées.

Le déplacement des gens de Mologa possède une seconde spécificité, celle de s'effectuer sans aucune possibilité de retour. Nul lien n'est plus désormais possible avec ce qui est lentement et inexorablement englouti à partir du printemps 1941. Sur le site à inonder, d'innombrables brigades de prisonniers ont en effet procédé à l'anéantissement des milliers d'hectares de forêts et, à partir de 1940, à une destruction systématique des monuments et des biens fonciers publics et privés afin de faciliter la navigation. Des images de dévastations (forêts sciées à perte de vue, explosions d'églises et de monastères, incendies d'isbas et de fermes) hantent encore les souvenirs. À la fin de l'hiver 1941, des milliers de kilomètres carrés de paysages saccagés attendent ainsi leur inondation. La mémoire de ces lieux est d'autant plus impossible que leur nom même disparaît des cartes de géographie, et que toute nostalgie à leur égard apparaît politiquement bien incorrecte dans un contexte d'exaltation des réussites industrielles soviétiques et d'appels renouvelés à participer quel qu'en puisse être le prix à la défense de la gloire nationale.

Et pourtant alors que tout prédispose à ce que l'intégration sociale et économique quasi immédiate des populations déplacées, de même que l'impossibilité dans laquelle ces populations se trouvent de regretter à voix haute la perte de leur territoire d'origine, se traduisent par une disparition de la communauté,

---

8. Selon le lexique soviétique de l'époque, le terme, qui désignait initialement les colons russes envoyés dès les années 1920 peupler les terres destinées à une exploitation agricole intensive, fait référence à partir de 1936 aux populations déplacées sous l'autorité du NKVD de façon forcée vers des régions souvent éloignées et sous-développées de l'URSS. Voir Rossi, 1997, p. 66.

on observe au contraire que les familles de Mologa restent solidaires et parviennent même à maintenir une certaine cohésion. Soixante ans après son déplacement forcé, la communauté bien que dispersée est organisée autour de représentations et de pratiques commémoratives collectives qui nous paraissent particulièrement révélatrices des constructions identitaires et mémorielles de la Russie postsoviétique. Ces pratiques commémoratives sont en effet focalisées sur la notion de terre natale, et dynamisées par une véritable obsession du retour sur ce lieu.

Dans le discours des informateurs les plus anciens, l'une des thématiques récurrentes reste ainsi la nostalgie « *toska po rodine* », littéralement le mal du pays, cette absence ressentie très vivement également exprimée dans les poèmes et les chansons qu'inventent les Mologžany, les habitants de Mologa. En regard du contexte particulier de ce déplacement forcé et de la destruction du territoire d'origine de ces populations, ce qui demeure en effet de façon obsédante c'est un sentiment permanent de séparation, mais une séparation conçue comme un éloignement qui appelle le rapprochement. Un véritable désir de retour vient ainsi nourrir des pratiques de retour qui se concrétisent et s'actualisent de différentes façons.

### *Le retour vers Mologa*

Une première forme de retour consiste en un retour *vers* Mologa, en un rapprochement avec le territoire d'origine à travers une réinstallation des descendants de déplacés dans la région même d'où leurs parents ou grands-parents avaient été évacués. Ces réinstallations viennent prendre leur place, au sein de la communauté des gens de Mologa, dans un ensemble de pratiques résidentielles (principales ou secondaires à travers l'usage de la *datcha*) privilégiant fortement le maintien d'une proximité avec le territoire d'origine au prix d'une mobilité saisonnière et d'une circulation maintenue entre plusieurs domiciles familiaux.

Le retour concerne plus particulièrement les descendants de ceux qui ont choisi un exil dans l'éloignement (dans d'autres régions ou d'autres républiques de l'ex-URSS) plutôt qu'une installation à proximité des sites engloutis. Cette forme de retour matérialise et actualise alors un double lien de filiation, biologique tout d'abord à travers la revendication de l'appartenance à une lignée patri-linéaire que les plus jeunes souvent redécouvrent, et territoriale ensuite puisque ceux qui effectuent ce retour se considèrent eux aussi comme les enfants de cette terre à la fois origine et mobile de leurs pratiques identitaires. Ces retours, rêvés et fantasmés tout autant qu'ils sont concrétisés, offrent alors une illustration supplémentaire de cette quête d'identité qu'amorcent depuis quelques années les descendants des déplacés.



### *Le retour à Mologa*

Une seconde forme de retour bien plus marquante est celle qui pousse les gens de Mologa et leurs descendants à se rendre régulièrement en pèlerinage sur le site même de la ville engloutie laissé à découvert par la baisse saisonnière du niveau des eaux du lac. Ces retours à Mologa, organisés chaque année du mois d'août au mois de novembre, donnent tout particulièrement lieu à l'expression de l'émotion des familles. Les personnes âgées et quelques représentants des générations plus jeunes s'embarquent ainsi à grand-peine sur de petites embarcations affrétées à leurs frais qui, après une heure de navigation, mouillent au large d'un vaste territoire émergé à la fin de l'été qui forme une longue presqu'île de sable de plusieurs kilomètres de long, où les gens de Mologa accostent en barque.

Ces hommes et ces femmes parcourent alors en les racontant les ruines ensablées, et évoquent pour leurs enfants ou ceux qui les accompagnent leurs souvenirs d'enfance. L'anthropologue, qui les suit et qui les écoute, peut alors voir et entendre la complexité et la vivacité de cette mémoire familiale et collective toujours à l'œuvre, mise en sommeil pendant plusieurs dizaines d'années et qui s'avère capable de conserver les détails de savoirs toponymiques et topographiques d'une très grande précision.

Car l'une des fonctions qu'assument ces pèlerinages réside aussi dans l'expression et la transmission de cette mémoire des lieux : on cite le nom des rues, des places, des lieux-dits, on les désigne et les situe, en reconstituant de fait l'espace géographique à partir duquel s'élabore le sentiment d'appartenance et le contenu même de l'identité collective. Les noms sont là qui s'égrènent au cours des quelques heures d'une visite qui s'achève par le dépôt de quelques fleurs sur les tombes du cimetière, et par le partage de quelques verres d'alcool.

Ces représentations et ces pratiques commémoratives collectives, qui se sont progressivement mises en place<sup>9</sup> et qui ont contribué à maintenir en vie le territoire et son souvenir, ont servi de ciment à la constitution d'un véritable sentiment communautaire. Elles ont permis l'institutionnalisation progressive de la communauté qui revêt, depuis quelques années et depuis peu de façon légale, la forme d'une association de type mutualiste (le Mologskoe Zemlâcestvo) à partir de l'émergence d'une identité collective érigée en altérité.

Nous reviendrons plus loin sur les usages sociaux de cette institutionnalisation, car nous avons cherché à identifier et à analyser dans un premier temps les éléments symboliques sur lesquels s'appuient ces pratiques commémoratives,

---

9. Pour une restitution de l'évolution des modes de commémoration et de l'histoire de cette communauté, voir GESSAT-ANSTETT, 2002.

véritables ressorts identitaires visant à fonder et à consolider la légitimité d'une communauté.

#### DES MOTS POUR DIRE L'APPARTENANCE ET LA DISTANCE

L'étude du discours commémoratif de cette communauté de déplacés révèle tout d'abord la complexité des modalités de l'appartenance territoriale qui ont dans le contexte russe postsoviétique des traductions juridiques et linguistiques spécifiques.

On distingue en effet dans ce contexte une nationalité (*natsionalnost'*) qui peut être d'ordre culturel, ethnique ou religieux d'une citoyenneté (*graždanstvo*) qui est d'ordre politique. Appliquée à la Russie, cette distinction aboutit par exemple à opposer l'adjectif *russkij* (russe, c'est-à-dire de culture russe) à *rossiskij* (« russe », néologisme qui renvoie à l'appartenance politique russe ou de Russie).

Cette double relation au territoire se traduit aussi par une représentation duale du territoire d'appartenance qui distingue l'*otečestvo*, la patrie politique et citoyenne, de la *rodina*, patrie culturelle d'une nation (*natsia*) conçue comme un peuple. Les notions de *natsionalnost'* et de *graždanstvo* (qui figuraient sur les passeports soviétiques et sur les passeports russes jusqu'en juin 2002) s'appuient ainsi sur des distinctions entre une appartenance citoyenne déterminée à partir de critères objectifs (lieu de résidence, détention d'un passeport) et une appartenance nationale qui se détermine sur la base de l'autodéclaration à partir de critères d'ordre purement qualitatif qui laissent largement la porte ouverte à l'investissement subjectif<sup>10</sup>.

---

10. Menée à une autre échelle, une enquête effectuée en Russie, en 1995, sur les perceptions de l'appartenance nationale par KLAMINE et LAPKINE, 1995, qui cherchaient à connaître les représentations de ce que doit être un « vrai russe », permet de cerner les hiérarchies qui s'instaurent entre les diverses modalités de l'appartenance territoriale en faisant émerger la primauté accordée par les personnes interrogées aux traits culturels. Les sondés citent ainsi massivement, et quelle que soit leur origine socio-économique, le fait de considérer la Russie comme sa patrie 87 %, aimer les habitudes et les traditions russes 84 %, parler le russe 80 % et le fait de se considérer comme russe 79 % (bien avant le fait de posséder la *citoyenneté* russe 56 %) comme des éléments constitutifs de l'appartenance nationale. Ces éléments indiquent que la représentation de l'appartenance nationale renvoie en Russie plus volontiers à la sphère privée, à l'univers domestique et familial qu'à la sphère publique des interactions sociales. Avec une place première accordée à une représentation de l'ancrage territorial (et non à une expression objective de celui-ci), puisque le fait d'être un vrai russe est lié pour près de 9/10 des personnes interrogées au fait de considérer la Russie comme sa *rodina*, sa patrie culturelle.

Les propos des gens de Mologa, lorsqu'on les interroge sur leur espace de référence, sur leur histoire et le présent de leur communauté, ne renvoient jamais à la dimension politique et citoyenne du territoire russe. La notion d'*otečestvo* ne semble pas en cela disposer de l'implicite symbolique nécessaire à l'émergence d'un discours identitaire. L'appartenance nationale et la référence à une autre modalité du territoire, la *rodina*, au signifié extrêmement fédérateur, sont évoquées plus volontiers pour l'épisode de la Seconde Guerre mondiale. Cet espace qui renvoie à une appartenance ethnique ou culturelle partagée agit en effet comme un catalyseur des solidarités supracommunautaires à une plus large échelle.

Pour ce qui concerne plus spécifiquement la communauté des gens de Mologa, l'origine et la destinée de celle-ci, les discours renvoient à une catégorie plus fine du territoire : la *malaâ rodina*. L'identité communautaire émergente prend en effet appui sur cette notion extrêmement fédératrice et consensuelle en Russie, et immédiatement intelligible à l'intérieur du groupe comme à l'extérieur pour la société tout entière. Car cette catégorie du territoire, dépourvue de portée politique (même s'il peut en exister un usage politique) ou de connotation religieuse, n'est pas susceptible de rendre le groupe suspect ou étranger à un quelconque titre.

Précédée de l'adjectif *malaâ* (petite), la *rodina* de l'appartenance nationale et culturelle fait en effet explicitement référence au lieu de naissance, à la terre natale, et renvoie à l'espace géographique circonscrit de l'origine, au « pays » dans un sens régional et non national du terme. Cette *rodina* est en Russie un *topos* symboliquement surinvesti où chacun puise la légitimité de son identité personnelle et sociale. La *malaâ rodina* désigne en effet un lieu, le site d'engendrement d'une personne ou d'un groupe et pose l'identité première de ce dernier en liaison avec la terre qui l'a fabriqué. C'est un territoire qui offre donc des repères spatiaux aux mémoires et aux imaginaires collectifs. Pour les personnes déplacées, le site de la ville engloutie assume ainsi une fonction symbolique et identitaire centrale, puisque c'est aussi autour de la mémoire et des représentations sublimées du territoire disparu que se cristallise le sentiment d'appartenance commune.

L'appartenance maintes fois réaffirmée des gens de Mologa à cette modalité spécifique du territoire s'effectue alors aussi à travers une liaison symbolique fondamentale à la terre, dans laquelle l'imaginaire de la communauté puise son ciment. Le champ sémantique mobilisé pour évoquer l'espace d'origine et ses habitants (*zemlâ*, la terre ; *zemlâk*, le compatriote), tout autant que l'étymologie de la désignation de leur propre forme de communauté (le *zemlâčestvo*) rappelle en effet la primauté d'un attachement à une dimension matérielle et physique du territoire. Cet attachement est illustré dans le discours des gens de Mologa à travers l'idée d'enracinement, que file la métaphore de la souche (*korenoj žitel'*, littéralement habitant enraciné ; *korni*, les racines) venant matérialiser l'origine terrienne des hommes et des clans. La prégnance dans les mentalités

collectives russes contemporaines d'un lien identitaire fondamental et fondateur avec la terre est peut-être alors à lire comme une trace de l'ancien système féodal russe où subsistait jusqu'à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pour la noblesse comme pour la paysannerie, un ancrage foncier des statuts juridiques personnels comme des identités familiales et sociales.

Des pratiques commémoratives collectives, qui se fondent sur des représentations spécifiques de l'appartenance territoriale, se sont ainsi mises en place chez les familles déplacées de Mologa à partir des années 1970 afin de maintenir vivant le lien au territoire d'origine. Ces représentations ont rendu possible l'institutionnalisation progressive de la communauté, de même qu'elles ont servi de ciment à une patrimonialisation de l'histoire du groupe dans une grande entreprise de légitimation identitaire. Ce sont ces logiques identitaires que nous allons nous attacher maintenant à comprendre en nous intéressant plus concrètement à l'existence de cette communauté.

#### INSTITUTIONNALISATION ET PATRIMONIALISATION

La première étape du processus de légitimation identitaire réside pour les gens de Mologa dans l'institutionnalisation de leur communauté. Les réunions annuelles, qui rassemblent pendant une vingtaine d'années le deuxième samedi du mois d'août les déplacés pour un repas du souvenir, perdent ainsi progressivement de leur caractère informel à travers un succès élargi et une reconnaissance des pouvoirs publics par le biais du financement des cérémonies commémoratives. Une conscience communautaire, ravivée par l'implication dans la logistique de l'organisation de générations plus jeunes, débouche alors à la fin des années 1990 sur la naissance d'un groupe officiel rassemblant une centaine de familles cotisantes, doté d'un statut d'organisation non commerciale (NKO) et de représentants légaux. La communauté des déplacés choisit en 1998 d'apparaître pour la première fois de façon légale et institutionnelle et de revêtir la forme d'un *zemplâčestvo*, c'est-à-dire d'une association à but non lucratif de type mutualiste.

La naissance juridique du Mologskoe Zemplâčestvo fut toutefois accélérée par des faits de dissidence. Lors de l'été 1995, une poignée d'anciens habitants de Mologa organisèrent en effet, sans en référer à l'ensemble de la communauté, ni même à ses principaux animateurs, une croisière musicale sur la Volga en utilisant pour la promouvoir le nom de la ville engloutie, des photographies et des textes appartenant à certains *Mologžany* et mettant en avant une représentation publique de l'identité collective perçue par de nombreux participants à la réunion annuelle coutumière suivante comme une appropriation indue et spoliatrice d'un bien commun. L'institutionnalisation de la communauté, envisagée depuis plusieurs années, est alors concrétisée, afin d'affirmer la

légitimité du groupe face à ce qui est perçu comme une exploitation détournée de son identité. La constitution d'un groupe formel offrant une lisibilité sociale forte, comme l'est le *zemlâčestvo* représente ainsi un premier support pour une reconnaissance sociale élargie.

La forme associative choisie par la communauté est très ancienne, puisqu'elle renvoie à des regroupements de type mutualiste qui existaient déjà dans la Russie tsariste du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui y fédéraient alors des personnes revendiquant une même provenance géographique (locale ou régionale) ou une même souche ethnique. La solidarité naît en cela d'emblée d'un sentiment d'origine commune, renvoyant à l'idée de *nation* de l'époque moderne. Ces formes de sociabilité ont été peu étudiées en tant que telles, et l'on dispose donc de peu d'informations pour en situer historiquement et géographiquement l'apparition. Des *zemlâčestva* sont repérés dans les grandes villes de la Russie prérévolutionnaire au sein de grandes institutions (université, armée) comme au sein de la société civile, où ces réseaux de solidarité agissent comme de puissants vecteurs d'intégration sociale et professionnelle. Toujours fondé sur une relation à l'espace de type communautaire et sur un sentiment d'appartenance territoriale partagée, le phénomène du *zemlâčestvo*, dans sa version populaire, fut alimenté par la culture de l'*othodničestvo*, qui amena les paysans russes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à rejoindre les villes pendant l'hiver pour y trouver un emploi saisonnier. Il est certain que les pratiques de circulation entre les espaces ruraux et urbains sont ainsi venues nourrir les premières formes de mutualisme social<sup>11</sup>.

L'institutionnalisation de la communauté des gens de Mologa sous la forme d'un *zemlâčestvo* est donc destinée à offrir une image fédérée et consensuelle des déplacés au sein de la société d'accueil. L'un des premiers usages sociaux de l'institution vise à cet égard à ménager un passage du discours identitaire des *Mologžany* de la sphère privée à la sphère publique par la médiation de l'associatif et du collectif, passage légitimé dans le contexte culturel russe par l'ancrage territorial des identités individuelles et collectives.

Une seconde étape du processus de légitimation de la communauté réside dans un effort de patrimonialisation de son identité à travers un projet muséographique qui procède à une véritable territorialisation de la mémoire des déplacés. L'institutionnalisation de l'identité du groupe se traduit ainsi par la création d'un petit musée, inauguré en août 1995, qui a pour but de rappeler l'existence et l'histoire de la ville et du territoire englouti à partir de la présentation et de la conservation d'objets sauvés de l'engloutissement, ces mêmes objets qui servent de support à la construction de la mémoire privée et familiale des déplacés.

---

11. Comme l'illustrent les ouvrages de BURDS, 1998, et ALPERN ENGEL, 1994.

Le choix des objets mis en scène dans cet espace est extrêmement révélateur d'une volonté de mettre en scène les liens privilégiés qu'entretiennent mémoire et territoire. L'entrée de la petite chapelle aménagée en musée est décorée d'une longue fresque qui représente une vue panoramique de la ville à partir de la place centrale, fresque sur laquelle sont accrochés des vestiges de la vie quotidienne de Mologa recueillis lors des pèlerinages dans les ruines de la ville. La première des quatre salles du musée est consacrée à une présentation générale principalement géographique, à l'aide de plans, de cartes et de maquettes, du territoire englouti et débouche sur une petite pièce mettant en scène la vie religieuse passée de la région inondée. La photographie en noir et blanc agrandie d'un immense et célèbre monastère dynamité en 1940, des vues panoramiques en couleur du site actuel, quelques objets religieux datant du XIX<sup>e</sup> siècle, une icône et un grand chandelier en cuivre, destiné à recueillir les cierges que les visiteurs peuvent allumer à la mémoire des disparus, font de ce lieu dépouillé un espace explicitement consacré à la commémoration et au souvenir.

La démarche muséographique relève d'une intériorisation progressive des territoires de la mémoire commune et aborde donc pour finir l'espace domestique et intime. Dans la dernière salle, que précède une petite pièce reconstituant un intérieur russe du début du XX<sup>e</sup> siècle, sont ainsi exposés les portraits des figures tutélaires de la ville disparue. Une demi-douzaine de grands tableaux anciens et plusieurs dizaines de photographies mettent le visiteur en face de ceux qui, au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, œuvrèrent pour la prospérité et la réputation de la ville et du territoire disparu. Les portraits que chacun peut contempler sont immédiatement mis en regard de photographies des lieux de leurs actions : écoles, orphelinats ou églises édifiées grâce à la générosité de certains, tour des pompiers, hospice et hôpital qui évoquent une solidarité commune organisée et administrée par d'autres. La mémoire des hommes est toujours associée à celle des lieux.

C'est l'histoire qui fait défaut. L'absence de toute date ou précision chronologique renvoyant à la période russe, soviétique comme aux années de construction du barrage et de mise en eau du territoire est remarquable. Car la mémoire muséifiée, cette part institutionnelle de la mémoire collective, n'est pas une mémoire historique. Le souvenir est plus consensuel qu'inquisiteur, et l'évocation du passé ne semble pas vouloir ouvrir sur un questionnement quant au sens du drame vécu par les *mologžany*. La mémoire reste figée sur une mise en scène intemporelle de l'espace englouti et ne renvoie à aucune date ni événement particulier. Sont évités en premier lieu les milliers de morts des *volgolag*, véritables fantômes de la mémoire commune : aucune photographie ni aucun plan ne viennent évoquer l'existence de ces camps.

Le processus d'institutionnalisation de l'identité collective correspond en cela à une restitution aménagée d'éléments mémoriels expurgés de leurs aspects les plus embarrassants. Le groupe et ses représentants procèdent en effet à un

tri, focalisé sur une mise en scène de l'espace et un effacement de la temporalité, qui ne fait émerger que les objets susceptibles d'assumer des fonctions symboliques consensuelles et utiles. Le but ultime étant de constituer le territoire en espace fondateur d'une épopée tragique, et de conférer à la ville et à ses habitants déplacés un statut de migrants héroïques.

Ce sont les pratiques et les représentations patrimoniales qui servent de façon ultime de support aux constructions identitaires à l'œuvre au sein de cette communauté de déplacés. Les constructions identitaires des gens de Mologa ne se contentent pas de s'appuyer sur des représentations, celles du territoire, des origines ou encore celles des ancêtres et des figures tutélaires, elles prennent en effet également appui sur des pratiques de transmission de patrimoines manipulant de façon complexe des éléments matériels.

### *Conserver*

Ces pratiques patrimoniales intègrent tout d'abord des processus de conservation et de transmission. Les familles et les individus sauvegardent ainsi des supports matériels de la mémoire familiale : photographies, plus rarement lettres et documents administratifs, bibelots, bijoux ou petits objets de valeur qui seront transmis de génération en génération dans le cadre familial. Les gens de Mologa gardent de fait les supports qui leur permettent d'offrir une illustration à cette mémoire généalogique qui ancre en Russie pour une part la légitimité de l'identité sociale des individus.

Chaque famille préserve ainsi quelques-uns de ces emblèmes identitaires : les N. conservent un magnifique album photographique capable de restituer sur près de sept générations la destinée de cette famille de négociants. Les B., descendants d'une longue lignée d'instituteurs, eux-mêmes devenus ouvriers, ont gardé une vieille horloge en bois qui trônait dans la salle où leurs parents et, avant eux, leurs grands-parents faisaient la classe. En plus d'un prénom attribué de génération en génération, une montre à gousset, une vieille tasse en porcelaine ou une bouteille en verre ouvragée, quelques outils viennent ainsi enraciner la mémoire familiale dans le temps long de l'histoire. Cette mémoire, longtemps restée cachée pour se protéger d'une rumeur qui pouvait s'avérer fatale, émerge aujourd'hui. C'est même dans la circulation monnayée de ces vestiges du passé familial que le marché des objets anciens et des antiquités puise en Russie sa dynamique.

### *Détruire*

Car la conservation n'est pas la seule démarche possible. Des pratiques de destruction se révèlent être au cœur même des stratégies patrimoniales. Cette

destruction a pris plusieurs formes, la première étant l'anéantissement pur et simple des supports matériels de la mémoire privée. Il est possible que, dans le contexte soviétique, la dangerosité idéologique et politique intrinsèque de ces supports de l'identité ait pu conduire les familles de Mologa à privilégier la destruction de ces objets. Mais nombreux sont ceux qui continuent à détruire ou qui se débarrassent, alors même que les supports de mémoire sont rares, des objets dont l'utilité symbolique et identitaire n'est plus franchement avérée : « Je ne sais plus qui c'est, donc je les jette », explique ainsi une grand-mère en déchirant de vieilles photographies jaunies datant manifestement d'avant la Deuxième Guerre mondiale. Personne ne semble vouloir prendre le risque de voir le sens des objets échapper au groupe familial.

Car tous les objets sont symboliquement dépositaires d'un équilibre fragile entre une utilité identitaire et une dangerosité politique, équilibre qui pouvait à tout moment durant la période soviétique basculer dans le sens d'une mise en cause de la survie physique des individus et des groupes familiaux. C'est à ce titre que l'icône familiale fut en son temps brûlée, enterrée ou enfouie, ou encore que cette banale photographie d'un aïeul endimanché, qui pouvait contribuer à désigner son descendant comme un ennemi du peuple puisque issu d'une classe sociale félonne, fut déchirée ou brûlée.

Mais la destruction peut aussi être indirecte, détournée, différée à travers l'enfouissement ou la dissimulation. Il en va ainsi de la destinée paradoxale des stèles funéraires du cimetière de Mologa. Les sépultures et les pierres tombales ne furent pas déplacées au moment de l'engloutissement de la ville. Elles émergent désormais de l'eau avec la baisse du niveau du lac et ont servi pendant quelques années de point de repère aux pratiques commémoratives du groupe en visite sur le site. Cependant, sur l'initiative des responsables de la communauté, les stèles de marbre ont dû récemment être enfouies à nouveau, encore plus profondément, dans le sable par une brigade militaire pour les préserver des pillages et des profanations qui avaient pu être constatés. Inondées et restées submergées pendant cinquante ans, elles surgissent enfin pour être enterrées à nouveau, car de façon ultime elles demeurent plus utiles dans leur absence que par leur présence. Au seul niveau symbolique, il paraît ainsi extrêmement révélateur que le groupe soit obligé d'enfouir les supports de sa mémoire collective pour mieux les préserver, alors même qu'il cherche à faire émerger le territoire à tout prix.

### *L'avenir du territoire*

Le territoire est aussi et enfin réinvesti d'une dernière façon à travers la préoccupation que manifestent les membres du *zemlâcestvo* quant à son avenir. Le groupe des déplacés revendique en effet désormais d'être partie prenante dans la gestion du présent et du futur du territoire englouti.



La communauté des gens de Mologa, constituée sur une base légale qui lui confère désormais toute légitimité dans ses actions publiques, pose depuis peu la question de l'héritage, non plus du point de vue de ce qui a été reçu mais bien plutôt du point de vue de ce qui pourra et devra être transmis. Les générations les plus jeunes, qui ont largement contribué à institutionnaliser l'identité du groupe, soulèvent en effet explicitement lors des réunions du *zempláčestvo* le problème de ce qui sera laissé à leurs propres descendants, conscients de l'altération inévitable des supports de la mémoire collective, de la fragilité et du caractère ténu de ce territoire empêché. C'est à ce titre que le Mologskoe Zempláčestvo souhaite se poser désormais de façon publique comme l'héritier du destin du territoire. Car ce territoire fantôme, englouti mais omniprésent, conserve pleinement son efficacité symbolique et développe même la capacité d'être le moteur de discours et de pratiques politiques.

Le *zempláčestvo* des gens de Mologa vient en effet d'élaborer un projet qui vise à organiser la collecte et la conservation de la part orale de la mémoire collective, afin d'en assurer la pérennité à partir de la création d'un lieu de rencontre qui permettrait aussi que s'exprime la mémoire des déplacés. Les gens de Mologa ont également participé à l'organisation d'une conférence sur le passé et l'avenir du territoire englouti réunissant historiens et ingénieurs, et se positionnent donc tant sur le plan patrimonial que sur le plan de la connaissance. Le groupe collabore aussi à l'élaboration d'un vaste projet scientifique et économique qui vise à donner à l'espace constitué du lac et de ses environs un statut de zone expérimentale qui permettra qu'y soient menés des projets de développement pionniers en matière de prise en charge du patrimoine écologique et historique.

Les démarches des gens de Mologa peuvent paraître pleines d'utopie dans le contexte postsoviétique pour ce territoire où les enjeux politiques et stratégiques (ceux du complexe militaro-industriel) demeurent particulièrement sensibles. Mais elles présentent l'originalité de s'appuyer sur la mise en avant d'un principe de responsabilité, plus que de revendication territoriale. Ce faisant, le Mologskoe Zempláčestvo ne cesse de rappeler à quel point ce territoire dont la destinée reste incertaine demeure au cœur des préoccupations des déplacés. Car, bien qu'évacués depuis plus de soixante ans, les gens de Mologa persistent à mettre cet espace au centre de leurs discours et de leurs stratégies identitaires. Trois générations de déplacés n'ont de cesse de rendre dynamique et vivante une relation avec un territoire pourtant disparu. Définitivement éloignés de leur terre d'origine, prisonniers d'une mobilité tendue vers un retour impossible, les gens de Mologa conservent ainsi indéfectiblement les mêmes repères topiques.

Élisabeth GESSAT-ANSTETT  
(février 2002).

## LISTE DES RÉFÉRENCES

- ALPERN ENGEL (Barbara), 1994, *Between the field and the city. Women, work and family in Russia, 1861-1914*, Cambridge, NY, Cambridge University Press.
- BONNEMAISON (Joël) et CAMBREZY (Luc), 1996, « Le lien territorial. Entre frontière et identité », *Géographie et cultures*, 20, p. 7-18.
- BURDS (Jeffrey), 1998, *Peasant dreams and market politics. Labor migration and the Russian village, 1861-1905*, Pittsburgh, PA, University of Pittsburgh Press.
- GATRELL (Peter), 1999, *A whole empire walking. Refugees in Russia during World War I*, Bloomington, IN, Indiana University Press.
- GESSAT-ANSTETT (Élisabeth), 2002, « Territoires identitaires et mémoires familiales russes. La ville de Mologa sous les eaux », *Ethnologie française*, 1, p. 133-148.
- KLIAMINE (Igor) et LAPKINE (Viktor), 1995, « Russkij vopros v Rossii » (la question russe en Russie), *Polis*, 5, p. 78-90.
- MARIE (Jean-Jacques), 1995, *Les Peuples déportés d'Union soviétique*, Paris, Éditions Complexe.
- POLIAN (Pavel), 2001, *Ne po svoej vole. Istoriâ i geografiâ prinuditel'nyh migrassii v SSSR*, Moscou, Oglî Memorial.
- ROSSI (Jacques), 1997, *Le Manuel du Goulag*, Paris, Le Cherche Midi.
- TISHKOV (Valery), 1997, *Ethnicity, nationalism and conflict in and after the Soviet Union. The mind aflame*, Londres-Thousand Oaks, CA, Prio Sage Publications.